Hybridation culturelle et migrations littéraires autour de Londres

Isabelle Le Pape

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/10163>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.10163

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 45-51

ISBN : 978-2-919040-47-6

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Isabelle Le Pape, « Hybridation culturelle et migrations littéraires autour de Londres », *Hommes & migrations* [En ligne], 1327 | 2019, mis en ligne le 04 janvier 2022, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/10163> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.10163>

Hybridation culturelle et migrations littéraires autour de Londres

Isabelle Le Pape,

conservatrice des bibliothèques, département Littérature et art, chargée de collection en littératures anglophones, Bibliothèque nationale de France.

D'Edward Kamau Brathwaite à Hanif Kureishi, de nombreux écrivains originaires de l'ancien empire colonial britannique ont fait de Londres le territoire littéraire de leur exil. En transmettant dans leurs œuvres les traces de leur culture au sein de la capitale britannique, ils ont écrit un nouveau chapitre de la littérature anglaise. Avec Zadie Smith, les thématiques de l'exil laissent place aux questionnements identitaires dans une ville multiculturelle. Au fil des vagues successives d'immigration, les écrivains contribuent ainsi à enrichir la culture britannique, tout en mettant en lumière ses verrous socio-culturels et ses impensés raciaux.

Londres est un motif littéraire investi depuis longtemps par les écrivains, notamment durant l'époque victorienne avec les romans de Dickens, qui dépeignent une ville noire, polluée par les fumées de charbon, à l'habitat sordide pour les classes pauvres. Et pourtant, cette ville attire, comme en témoigne cet extrait d'*Oliver Twist*: «Ayant souvent entendu dire par les vieillards du dépôt de mendicité qu'un garçon d'esprit ne pouvait manquer de réussir à Londres, et qu'il y avait dans cette grande ville des ressources dont les habitants de la province ne se faisaient aucune idée, c'était justement l'endroit qui convenait à l'enfant sans asile¹.»

Or le regard des écrivains sur la ville va progressivement intégrer des cultures et des traditions lointaines. Tout un imaginaire de l'étrangeté va ainsi

se mêler au réalisme d'une ville comme syndrome. De l'hygiénisme urbain du XIX^e siècle à la gentrification des quartiers cosmopolites du XXI^e siècle, les descriptions riches en couleur vont permettre aux écrivains d'expérimenter de nouveaux modes d'écriture à travers la transcription de récits, d'anecdotes et de *scenarii*, où entrent en résonance le local et le mondial, la culture et le politique.

La génération Windrush

Dans *La littérature des lointains*, Jean-Marc Moura revient sur l'avènement de la génération

1. Charles Dickens, *Oliver Twist, les voleurs de Londres*, Limoges, E. Ardant, 1878, p. 42.

Windrush. Ce terme provient d'un navire nommé *Empire Windrush*, qui fit escale à Kingston en Jamaïque en 1948 pour ramener à Londres des militaires stationnés dans les Antilles britanniques. Ce premier transport de travailleurs antillais vers la métropole britannique devint le symbole du multiculturalisme britannique. «*Dès lors, on peut qualifier la génération d'écrivains en provenance des Caraïbes comme issus des colonies et soucieux d'être le sujet de leur propre histoire*².» *A Morning at the Office*, publié par Edgar Mittelholzer en 1950, est le premier ouvrage représentatif de la littérature caribéenne anglophone. L'auteur guyanais fournit ici un excellent exemple de la façon dont s'est opérée l'affiliation culturelle. Publié chez Hogarth Press, la maison d'édition avant-gardiste fondée par Virginia Woolf et son mari Leonard, son roman décrit une matinée dans un bureau de Port of Spain à Trinidad. Explorant la technique d'une narration à perspectives multiples pour dépeindre les événements d'une matinée, également mise en œuvre par Virginia Woolf dans *Mrs Dalloway*, l'auteur tente de faire prendre conscience au public européen que les *West Indians* ne sont pas des primitifs dépourvus de pensée, mais des êtres qui évoluent dans une société complexe. Comme l'explique Claire Joubert dans *Le postcolonial comparé*, «*la technique consistant à dérouler successivement les pensées conscientes de presque tous les employés du bureau, y compris, de manière plus seditieuse, les pensées sympathiques et très humaines du garçon de bureau afro-trinidadien souligne les négociations intersubjectives complexes auxquelles tous les Trinidiens sont confrontés quotidiennement*³». Or c'est dans la capitale britannique, où étaient publiés les romans des exilés des Caraïbes, que s'est épanouie la production littéraire de la génération Windrush, soutenue par divers mouvements et institutions. À compter de ce début des années 1950, la littérature britannique ne peut désormais exclure de son champ ces écrivains des Caraïbes qui viennent s'installer à Londres afin de transmettre les traces de leur culture. Progressivement, ces voix vont se faire connaître à travers divers canaux de diffusion et des maisons d'édition qui valorisent ces cultures lointaines.

Le Caribbean Artists Movement

Créé en 1966 sous l'impulsion des écrivains Edward Kamau Brathwaite, John La Rose et Andrew Salkey, le *Caribbean Artists Movement* a largement contribué à l'émergence sur la scène littéraire et artistique des écrivains, poètes, artistes et musiciens venus des Caraïbes. Formant un pont entre les migrants installés en Angleterre et la culture des Caraïbes, le CAM permettait de remédier au manque de représentation de cette culture sur la scène artistique et littéraire anglaise. En outre, le public britannique semblait peu au courant de ces formes de création. Il fallait donc faire évoluer cette situation et sortir les migrants de leur isolement. Avec le programme de la BBC, *Caribbean Voices*, auquel contribua également Brathwaite, et le journal *Savacou*, de nouvelles connexions permirent de faire découvrir la vitalité de la culture de la diaspora des Caraïbes. La Rose commença à publier ses poèmes et essais et fonda avec Sarah White la maison d'édition New Beacon Books, spécialisée dans les littératures anglophones des Caraïbes et d'Afrique à Londres. Son nom provenait d'un journal publié à Trinidad entre 1931 et 1932, *The Beacon*. Parmi leurs premières publications, on peut compter *Foundations* de John La Rose (1966), les œuvres d'Edward Kamau Brathwaite, de Lorna Goodison (*I am Becoming my Mother*, 1986) et d'Andrew Salkey (*A Quality of Violence*, 1978). Par ailleurs, l'International Book Fair of Radical Black and Third World Books joua un rôle important dans la valorisation de ces auteurs entre 1982 et 1995, favorisant des rencontres et des débats autour de cette scène littéraire effervescente. Ayant lieu à Londres, puis en province, cette foire internationale visait la rencontre des continents et la transversalité autour d'un foisonnement de petites maisons d'éditions. Lors de la dernière Book Fair de 1995, elle permit de mettre sur le devant de la scène des écrivains africains et issus des Caraïbes et participa à la transformation du regard porté par

2. Jean-Marc Moura, *La littérature des lointains*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 198.

3. Claire Joubert (dir.), *Le postcolonial comparé. Anglophonie, francophonie*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 2014, pp. 151-176.

► Louis Énault, *Angleterre, Écosse, Irlande : voyage pittoresque* ; illustré de gravures-types par Gavarni, Morizot (Paris) 1859, p. 19. Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme.
© Bnf ID/Cote :4-N-310.

la société britannique sur ces cultures minoritaires.

Londres : une ville multiculturelle

Parallèlement à l'affirmation progressive sur la scène littéraire anglaise des écrivains venus des Caraïbes, Londres a évolué au fil des vagues successives d'immigration, inspirant les écrivains venus du monde entier qui s'y installent. Entre 1948 et 1955, de Pimlico à Portobello, de Camden à Willesden, les maisons subirent des transformations, étant divisées en appartements, rénovées et louées comme l'explique Thierry Naudin : « *Le mètre carré restant bon marché dans un quartier relativement bien situé, c'est là que vinrent s'installer artistes, intellectuels et militants politiques*⁴. » Principalement issus du sous-continent indien, les premiers migrants de Grande-Bretagne ont d'abord été attirés par une prospérité en trompe-l'œil, celle d'une nation industrielle en déclin. Or, très vite, leurs enfants ont été confrontés au chômage massif, comme en témoigne l'écrivain Hanif Kureishi, né en

1954 en Angleterre, de mère anglaise et de père pakistanais, qui va se faire le porte-parole de ces premiers immigrés venus d'Inde et du Pakistan : « *Je suis né à Londres d'une mère anglaise et d'un père pakistanais, confie-t-il. Mon père, qui vit à Londres, est originaire de Bombay. Il est venu en Angleterre en 1947 afin d'y recevoir l'éducation de l'ancienne puissance coloniale. Il s'y est marié et n'est jamais retourné en Inde*⁵. » C'est donc en évoquant son enfance qu'il témoigne des regards caricaturaux portés sur les immigrés qui lui ont fait intégrer très tôt un sentiment d'étrangeté et de décalage : « *Je devais avoir neuf ou dix ans quand un jour, un professeur a posé devant moi des photographies représentant des paysans indiens dans des cabanes de torchis avant de déclarer à toute la classe : Hanif vient de l'Inde. Je me suis interrogé : Mes oncles*

4. Thierry Naudin, « Portobello, un quartier londonien à l'heure du virtuel », in *Esprit*, n° 11, 2006, pp. 46-60.

5. Hanif Kureishi, *Le signe de l'Arc-en-ciel. My beautiful Laundrette*, Paris, Christian Bourgois, 1991, p. 9.

se déplaçaient-ils à dos de chameau⁶ ? » Avec un regard proche de celui d'un sociologue, Kureishi décrit avec justesse le contexte social dans lequel vivaient les exilés pakistanais comme son père, dépeignant leurs souffrances, la faim et le froid ressentis et leur mise à l'écart de la société : « Au milieu des années soixante, les Pakistanais étaient en Grande-Bretagne un sujet de plaisanterie, explique-t-il. On se moquait d'eux à la télévision et les politiciens les exploitaient.

« Dans ses autres romans, Kureishi continue de se placer en fin analyste de la vie londonienne avec ce regard nourri par d'autres cultures et décrit les quartiers du Sud et de l'Est, attentif à la vie quotidienne des immigrants venus des différentes régions du monde.

Ils héritaient des emplois dont personne ne voulait, se sentaient mal à l'aise en Angleterre et avaient parfois des problèmes de langue. Ils étaient perdus et méprisés⁷. » Dans son roman *The Buddha of Suburb* (1990), il met en récit l'histoire de ces immigrants venus du sous-continent indien pour travailler au Royaume-Uni après la Seconde Guerre mondiale pour reconstruire l'industrie nationale. Recruté pour occuper les métiers les plus difficiles, ce nouveau prolétariat est en effet la première victime de la crise économique. Aussi, le Londres décrit par Hanif Kureishi est-il associé à une ville froide et humide, où le narrateur se sent ostracisé, où la culture indienne est sans cesse dévalorisée par les Anglais : « Pa avait été envoyé en Angleterre par sa famille pour y recevoir une bonne éducation. Sa mère lui tricota, ainsi qu'à Anwar, plusieurs chemises de laine terriblement grattantes et leur dit adieu à Bombay, en leur faisant promettre qu'ils ne mangeraient jamais de porc. (...) Londres, l'Old Kent Road, fut une douche glacée pour les deux jeunes gens. C'était humide, plein de brouillard ; les gens vous appelaient "Négro" ; il n'y avait jamais suffisamment à manger⁸. »

Les conditions de vie sont détaillées avec soin, comme dans *Black Album*, autour des souvenirs d'un étudiant à Londres, décrivant l'insalubrité de son logement dans la banlieue du Nord-Est de Londres : « Shahid était étonné. L'université lui avait alloué une chambre dans une maison à côté d'un restaurant

chinois, à Kilburn, au nord-ouest de Londres. Les nombreuses chambres réparties sur six étages étaient remplies d'Africains, d'Irlandais et de Pakistanais. On y trouvait même quelques étudiants anglais⁹. » Avec des images qui mêlent odeurs, précision des espaces et richesse des descriptions, l'auteur fait part de son expérience de la ville en tant que descendant d'immigré, et se focalise sur la saleté, le délabrement des banlieues défavorisées et le sentiment de décalage entre la culture du continent indien et un Londres qui garde les traces des splendeurs délabrées de l'ère victorienne : « Le train nous emporta, Ted et moi, ainsi que nos sandwiches, au milieu de la banlieue et enfin à l'intérieur de Londres. C'était le trajet que mon père faisait chaque jour, chargé de keema, de rôti et de pois au curry, enveloppés dans un papier grassex qu'il fourrait dans sa serviette. Avant de traverser le fleuve, nous passâmes à côté des taudis de Herne Hill et de Brixton, des endroits spectaculaires, si différents de tout ce que j'avais vu jusqu'à maintenant que je me levai d'un bond. Je me collai à la vitre pour regarder ces alignements de maisons victorienne, tombant en ruine. Les jardins étaient remplis de toutes sortes de choses rouillées, de manteaux détrempés ; des cordes à linge se croisaient au-dessus des détrit¹⁰. »

Parfois comparées à des prisons, couvertes de graffitis, les maisons londoniennes apparaissent sales, mal entretenues et décevantes aux yeux de ceux qui ont tant sacrifié pour venir y travailler : « Tandis que nous nous baladions, je découvris à quel point cette partie de la ville – le sud de Londres – était réellement pauvre et délabrée en comparaison avec le quartier dans lequel je vivais. Ici, les chômeurs traînaient dans les rues sans avoir où aller, les hommes portaient des manteaux sales et les femmes, sans bas, fourraient leurs pieds nus dans de vieilles chaussures. (...) Les maisons ressemblaient à des baraquements provisoires pour prisonniers ; il y avait des chiens errants partout ; des saletés voltigeaient ; des graffitis couvraient les murs¹¹. »

Pour cet auteur qui est issu de l'immigration pakistanaise, l'expérience de l'exil est incorporée à

6. Ibid.

7. Ibid.

8. Hanif Kureishi, *Le Bouddha de banlieue*, Paris, Christian Bourgois, 1991, p. 40.

9. Hanif Kureishi, *Black album*, Paris, Christian Bourgois, 1996, p. 7.

10. Hanif Kureishi, *Le Bouddha de banlieue*, op. cit., p. 69.

11. Ibid., p. 329.

travers le récit de ses parents. Dans ses autres romans, Kureishi continue de se placer en fin analyste de la vie londonienne avec ce regard nourri par d'autres cultures et décrit les quartiers du Sud et de l'Est, attentif à la vie quotidienne des immigrés venus des différentes régions du monde : « *J'ai passé toute ma vie d'adulte sur la même page du Londres de A à Z. À l'heure du déjeuner, j'aimais faire deux fois le tour des courts de tennis, comme tous ceux qui travaillaient là. Je me rappelle avoir entendu quelqu'un dire que cette zone, située entre Hammersmith et Shepherd's Bush, était "un rond-point cerné par la pauvreté". (...) De nos jours, le quartier était un mélange de gens plutôt aisés et de pauvres, pour la plupart des immigrés fraîchement débarqués de Pologne ou des pays musulmans d'Afrique*¹². »

Mais au-delà des conditions de vie des exilés, l'auteur s'attache à décrire l'humanité tout en assimilant son expérience d'enfant à celle de son père, adoptant le point de vue de celui-ci sur la ville de Londres : « *Je pense que j'ai toujours regardé Londres avec mes yeux d'enfant. Ce Londres que j'aimais était la ville des exilés, des réfugiés, des immigrés. De ceux qui considéraient que la métropole était une créature fantastique, et que les codes de la société anglaise étaient indéchiffrables. De ces gens qui n'avaient nulle part où aller et qui ne savaient pas qui ils étaient. C'était la ville telle que mon père la voyait*¹³. » Même si Hanif Kureishi n'a pas vécu lui-même directement l'expérience de l'exil, son regard d'écrivain s'en trouve pleinement enrichi. En cela, il est véritablement l'auteur britannique représentatif de cette appartenance à une double culture, jouant un rôle considérable dans la reconnaissance des cultures indienne et pakistanaise et dans l'intégration des auteurs venus de ces régions dans la culture anglophone. Avec sa collaboration au scénario de *My Beautiful Laundrette* réalisé par Stephen Frears en 1985, Kureishi présente un portrait original et iconoclaste de l'Angleterre de l'ère Thatcher. On y découvre Omar, un jeune anglo-pakistanaise issu de la bourgeoisie commerçante, décidé à monter une laverie avec son futur amant, Johnny, membre d'une bande de skinheads-punks racistes. « *Conjuguant les problématiques socio-culturelles, ethniques et féministes à la question de l'homosexualité, Frears et Kureishi interrogent les capacités d'une société en crise à accepter ou simplement tolérer toutes les formes de différences*¹⁴. » Selon les propos de Lionel Souquet, ce film est bien devenu emblématique du multiculturalisme de Londres dans les années 1980.

► « *Oliver est témoin des activités crapuleuses de Charley Bates et du Renard.* »... Charles Dickens, *Oliver Twist*, illustrations de George Cruikshank, Richard Bentley, Londres, 1839, vue 6.

© BNF ID/Cote :Y2-27423.

Esquisse de l'écrivain postcolonial

Cette expérience coloniale, sous-jacente aux récits d'exil d'Hanif Kureishi, n'est pas nouvelle. En effet, dès les années 1920, la romancière Jean Rhys évoquait dans *Sleep it Off, Lady* (1976) son départ de l'île de la

12. Hanif Kureishi, *Quelque chose à te dire*, Paris, Christian Bourgois, 2008, pp. 22-23.

13. *Ibid.*, p. 74.

14. Lionel Souquet, « Kitsch, classes sociales et multiculturalisme dans *My Beautiful Laundrette* (Stephen Frears, 1985) », in *Revue Lisa*, vol. 15, n° 1, 2017. URL : <http://journals.openedition.org/lisa/9054>.

► **Commerçants, Ridley Road Market, Dalston, Londres, 1984.**

Photo Andrew Holligan. © Andrew Holligan.

Dominique et son arrivée à Londres. Associée au froid, à la solitude et aux difficultés financières, Londres était décrite comme une ville où la narratrice formait des espoirs, tout en laissant la place aux souvenirs de son enfance créole. Cheminant dans les rues brumeuses de la capitale, croisant des marginaux, elle ne cessait d'écrire son expérience du voyage comme une métaphore obsédante, traduisant sa recherche d'identité. Comme l'expliquent Corinne Duboin et Éric Tabuteau, « c'est Jean Rhys, originaire de la Dominique, qui, dans *Voyage in the Dark*, reproduit la première un Londres cauchemardesque d'autant plus sombre qu'il est contrasté avec les souvenirs qu'a son héroïne Anna Morgan de la nature chamarrée et sensuelle de ses Antilles natales. Incapable de se fixer, la jeune femme mène une existence nomade allant d'un meublé sordide à l'autre. La ville lui apparaît comme un lieu hostile dont les habitants sont "comme de hauts murs lisses, infranchissables, qui se referment autour de vous et vous enserrant". (...) *L'uniformité urbaine, symbolisée*

par des "maisons noires toutes pareilles, toutes renfrognées à la queue leu leu toutes pareilles collées l'une à l'autre", représente une menace directe pour l'altérité qu'Anna personnifie, elle, qui, bien que blanche, vient d'un "autre monde"¹⁵ ». Alors que la mégapole occidentale avait surtout frappé Jean Rhys par ses aspects étouffants et sa compartimentation, les nouveaux auteurs comme Kureishi ou Zadie Smith y voient l'endroit où la marginalisation vit ses derniers instants, où une société multiculturelle commence à se mettre en place.

Les littératures postcoloniales anglophones d'aujourd'hui

De nos jours, les écrivains issus de l'immigration se plaisent à dépasser l'autofiction et dénoncent l'artificialité des frontières en questionnant la nouvelle cartographie du monde au sein d'une ville multiculturelle. Dans *White Teeth* (2000) et *NW* (2012) de Zadie Smith, l'écriture déconstruit le discours classique et intègre des expressions vernaculaires (africaines, créoles ou aborigènes). Née en 1975 dans le Grand Londres d'un père anglais et d'une mère jamaïcaine, Zadie Smith relate une saga sociale qui se déploie de 1975 à 1999 et raconte les vies de deux amis, l'Anglais Archie Jones et le Bangladais Samad Iqbal, qui ont fait connaissance pendant la Seconde Guerre mondiale et se retrouvent à Willesden, au nord-ouest de Londres en 1975. Le roman suit leurs mariages, leurs familles et leurs dilemmes sur trois décennies dans une Angleterre multiculturelle en pleine mutation. Dans *NW* (2012), publié en français sous le titre *Ceux du Nord-Ouest*, les Anglais que la romancière décrit sont, comme elle, des descendants d'immigrés. Ses descriptions fourmillent d'odeurs, de couleurs et témoignent d'une langue du patchwork, résolument contemporaine: « *Relent doux de narguilé, cous-cous, kebab, gaz d'échappement d'un bus bloqué dans la circulation. (...) Tout le monde aime les clopes. Tout le monde. Journal polonais, journal turc, arabe, irlandais, français, russe, espagnol, News of the World. Déverrouille ton portable (volé), achète des piles, des briquets, un coffret de parfums, des lunettes de soleil, trois pour cinq livres, un tigre en porcelaine géant, des robinets dorés. Bingo! Tout le monde croit au*

15. Corinne Duboin, Éric Tabuteau (dir.), *La ville plurielle dans la fiction antillaise anglophone : images de l'interculturel*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000, pp. 208-209.

destin. Tout le monde. C'était écrit. (...) Un italien solitaire, en mocassins, perdu, à la recherche de Mayfair¹⁶. »

Décrivant avec un langage fourmillant de détails les habitants du quartier, s'attachant à leurs habitudes, à leurs manies, à leurs tenues vestimentaires et à leurs déambulations dans un lieu multiculturel, l'auteur témoigne de l'attraction de Londres, véritable paradis doré : « *Originaires de St Christophe, de Trinidad, de la Barbade, de Grenade, de la Jamaïque, d'Inde, du Pakistan; elles ont la quarantaine, la cinquantaine, la soixantaine, et pourtant leurs poitrines, leurs fesses, leurs jambes reluisantes et leurs bras sont encore prêts à s'abandonner à l'érotisme d'une soirée de début d'été, comme jamais aucune femme de la famille de Leah ne pourrait le faire*¹⁷. » Avec cette langue chatoyante, la ville se fait le catalyseur inattendu d'une nouvelle sensibilité attentive aux rencontres d'individus venus de tous les continents. Néanmoins, c'est désormais non plus l'exil que l'écriture questionne mais la question de l'identité raciale, au sein de la culture britannique, comme l'explique Jean-Frédéric Schaub : « *L'écrivaine d'origine jamaïcaine Zadie Smith, dont les romans évoquent la question de la condition noire au Royaume-Uni, s'interrogeait sur l'exacte définition de ses droits à aborder la souffrance des Noirs, elle qui n'est que métisse mais se définit comme femme noire*¹⁸. » On le voit, l'immigration n'est plus limitée, comme chez Kureishi, à une question d'appartenance à un pays mais ouvre sur d'autres questionnements identitaires plus profonds. Ainsi, Zadie Smith se fait le témoin d'une globalisation d'un Londres foisonnant d'individus et de cultures variés posant de nombreuses questions. La littérature de l'exil n'est désormais plus circonscrite ou rattachée à un contexte politique ou social, celui du Windrush pour les auteurs issus des Caraïbes, ou de l'immigration du continent indien entre les années 1950 et 1980 pour des auteurs comme Salman Rushdie, Hanif Kureishi ou V. S. Naipaul. De nombreux auteurs anglophones se sont installés à Londres et sont venus d'Afrique, d'Asie, des Caraïbes, d'Europe, sans forcément revendiquer telle ou telle appartenance culturelle. L'œuvre de Zadie Smith est ainsi représentative de cette récente « *world literature* », faite de métissage, qui propose une communion des cultures au-delà des barrières culturelles et sociales.

Conclusion

Le Londres d'hier, carrefour des cultures, ne serait-il pas devenu un Londres global, qui serait sorti de ses propres limites, comme en témoigne l'écrivain et sociologue Iain Sinclair dans son témoignage particulier sur la métropole, *London Orbital* (2000)? Au gré de ses pérégrinations effectuées en 1999 le long de l'autoroute M25, qui cerne le Grand Londres, l'écrivain décrit cette forme de déception qu'éprouvent paradoxalement les écrivains de l'exil qui ont été attirés par la capitale britannique : « *Une colonie du désenchantement dans un panorama de désenchantement. Amnésieville*¹⁹. » Les déambulations de Sinclair ont modifié progressivement son regard sur cette ville dont il a fait lentement le tour, par la circonférence extérieure, attentif aux vies des gens de banlieue, à l'histoire de ces bourgades oubliées ou transformées durant les dernières décennies : « *La ville se retourna comme un gant. Rebut rejeté en périphérie. Un voyage, une provocation. Une évasion. Continue d'avancer, me dis-je, jusqu'à ce que tu atteignes le bitume, le cercle extérieur. Le point où Londres se délite, renonce à ses fantômes*²⁰. » Rien d'étonnant à ce que les descriptions de Londres effectuées de manière minutieuse et vivante par les nouveaux écrivains de l'exil rejoignent cette vision d'un Londres symbole des aspirations déçues et miroir des états d'âme intérieurs. Que la représentation de Londres se fasse sur un mode déceptif, parodique ou à travers des sagas focalisées sur les évolutions de la société, on peut faire ce constat : les œuvres de fiction élaborées autour de l'exil sont révélatrices du développement identitaire des écrivains, mais aussi de l'évolution d'une société tournée vers plus d'ouverture et de fluidité à l'image d'une ville qui, comme le fait remarquer Caryl Philips, « *a longtemps cherché à se définir en utilisant des stratégies d'exclusion*²¹ ». ■

16. Zadie Smith, *Ceux du Nord-Ouest*, Paris, Gallimard, 2014, p. 52.

17. *Ibid.*

18. Jean-Frédéric Schaub, « Peut-on faire l'histoire de tout ? », in *Esprit*, n° 9, 2019, pp. 143-151.

19. Alain Sinclair, *London Orbital*, éd. Inculte, 2011, p. 639.

20. *Ibid.*, p. 15.

21. Corinne Duboin, Éric Tabuteau, *op. cit.*, p. 207-208.